

Laissez entrer les idiots

Kamran Nazeer

Document



Extrait

Nous regardions André s'éloigner d'un pas décidé, penché en avant comme s'il bravait une tempête, les mains remontées dans les manches de son sweat. Je ne savais pas si je devais m'asseoir ou rester debout, lui courir derrière ou pas. J'ai fini par donner un petit coup de pied dans mon sac, puis je me suis rassis lourdement. Je devais encore passer le contrôle de sécurité, et André avait raflé ma carte d'embarquement. « Il lui faudra quelques minutes » m'a dit sa sœur, Amanda.

J'avais passé trois jours pleins chez lui à Boston, et André avait déjà eu ce genre de réaction une demie douzaine de fois. J'étais énervé par mon incapacité à mesurer mes paroles et à anticiper ses colères. Lors de la deuxième, des verres avaient valsé contre un mur. À la troisième, il m'avait enfermé à clé dans la salle de bains. Puis j'avais cessé de m'excuser immédiatement après mes faux pas : ça ne faisait qu'empirer les choses.

J'avais oublié qu'il avait sale caractère. Quand je repensais à André dans notre classe new-yorkaise, je me rappelais surtout sa grande taille. Assis à côté de lui devant l'école, alors que nous attendions nos parents, je cherchais à étaler mes jambes sur trois marches, comme lui. Je me souvenais lui avoir demandé quelle était sa pointure, ses pieds me paraissant tellement plus grands que les miens. Je me revoyais aussi jetant un œil en coin sur ses livres de maths, plus complexes que les miens. André était plus âgé que la plupart des autres élèves. À Boston, j'ai appris qu'il n'avait pas intégré une école normale avant l'âge de dix ans. Et, même là, sa maîtrise langagière était limitée : quand il ne parvenait pas à parler, il grognait très fort.

Les enfants autistes ont des problèmes pour s'exprimer verbalement. L'objectif majeur de nombre de nos leçons avec Mlle Russell était de nous faire développer des aptitudes à la conversation. Il y avait toujours beaucoup de jouets à l'école, mais s'amuser avec n'était pas simple. On nous demandait régulièrement de commenter notre jeu ou alors de tenter de décrire celui d'un camarade. Les jeux sont fort utiles pour développer le langage car, comme lui, ils reposent sur la mise en place de catégories et sont basés sur l'interaction d'une chose avec une autre.

Pour faire entrer un cube dans un trou rond, par exemple, on n'essaiera pas cent sept ans de forcer avec un petit marteau, mais on finira par expliquer – à un enseignant dans notre cas – que le trou « n'est pas carré ». Cela permet non seulement d'apprendre un nouveau mot, « rond », et de prendre conscience d'une différence entre les deux formes, mais cela aide aussi à saisir une évidence : le monde n'entre peut-être pas tout entier dans les seules catégories que nous connaissons. La négation, pour sa part, est une forme éloquente d'expression, offrant la possibilité de distinguos subtils. Si l'on traverse une maison déserte après minuit, on ne lancera pas à ses amis : « Je vais bien », mais plutôt : « Je n'ai pas peur. »

La conversation est naturellement essentielle à nos vies, et à nos esprits. On élabore une vision de soi-même et du monde en conversant avec les autres. Le langage est un ensemble très complexe de structures. Enfants, on n'en est pas nécessairement conscient, mais on le sent à l'âge adulte, lors de l'apprentissage d'une langue étrangère. Les autistes, eux, en ont souvent conscience dès l'enfance. Ils

considèrent que l'acquisition d'une langue, quelle que soit sa forme, est très difficile, et que la conversation l'est plus encore parce que les gens disent les choses de diverses manières. Pour en saisir le sens global, il faut comprendre le ton et les gestes autant que le contexte et le vocabulaire.

André avait trouvé une manière inhabituelle de surmonter ses difficultés à converser. Plusieurs années durant, il s'était entraîné comme marionnettiste. Il avait fabriqué ses propres marionnettes avec du bois et de la ficelle, et avait donné des spectacles dans le quartier. Il les utilisait également dans d'autres circonstances : quand il était au téléphone, par exemple, une de ses marionnettes était généralement assise sur ses genoux ; il se rendait aux réunions de son club d'échecs avec Boo ; il s'était vu refuser l'entrée d'une soirée de *speed dating* parce qu'il y était arrivé avec une nouvelle marionnette, prénommée Sylvie.

Il était interdit d'interrompre une de ses marionnettes, c'était la règle. On pouvait couper André – il y avait alors un temps d'adaptation et l'on avait la vague impression de lui avoir marché sur le pied –, mais il était hors de question de le faire avec une de ses marionnettes.

L'incident à l'aéroport était le sixième du genre ; je l'avais une nouvelle fois interrompu alors que j'étais sur le point de prendre congé. Il avait alors saisi ma carte d'embarquement et avait disparu.

« Il te reste combien de temps ? m'a demandé Amanda.

— Je devrais déjà être à la porte d'embarquement. »

Elle a souri et haussé les épaules.

J'avais été présenté à Boo le soir même de mon arrivée.

« Voici Boo, m'avait annoncé André tandis que je regardais d'un air dubitatif le verre d'eau que je venais de me servir au robinet.

— Ne bois pas ça ! » avait lancé Boo.

Et j'avais levé les yeux. La voix avait changé. Ce n'était pas celle d'un ventriloque – il n'y avait ni accent ni intonation de fausset –, mais la voix de Boo était différente de celle d'André, plus monocorde ou semblant provenir de plus bas dans la gorge. Pour Amanda, cette voix évoquait l'intérieur d'un seau. André en avait ri. La voix de Boo n'était ni plus basse ni plus haute que la sienne, en fait, mais elle montait plus fréquemment dans les aigus, surtout au début des mots. André m'avait parlé des marionnettes au téléphone, avant même mon arrivée à Boston, mais je ne pensais pas qu'il me les présenterait aussi vite ou que leurs voix seraient différentes.

« Sais-tu ce que les scientifiques ont découvert en analysant un verre d'eau comme celui-ci ? » a poursuivi Boo.

J'ai secoué la tête.

« On ne va pas se lancer là-dedans, a répliqué André en souriant, ouvrant la porte du frigo de sa main libre et me montrant du doigt un pichet avec filtre.

— André ?

— Oui ?

— Non, attends. Boo ? »

Je testais.

« Décide-toi, mon vieux ! » s'est exclamé Boo.

André a eu un large sourire.

Difficile de croire qu'il ne prenait pas un malin plaisir à me mettre délibérément mal à l'aise.

« Donne-moi une bonne raison de ne pas boire ce verre d'eau.

— L'arsenic, a répondu Boo. La voilà la raison, mon gars.

— Ah bon ?

— Le taux d'arsenic dans l'eau courante des villes américaines grimpe régulièrement et scandaleusement. Il y a plus d'arsenic dans un verre d'eau que dans soixante pour cent des déchets industriels légers.

— Tu plaisantes ? »

Boo a hoché la tête, j'avais marqué un point.

« Tu n'aurais pas dû le chauffer », m'a alors fait remarquer André avec un sourire.

Il a débarrassé ses doigts des ficelles et a déposé la marionnette sur le plan de travail. Boo était bien conçu, probablement en bouleau, et plutôt petit – pas plus d'une quinzaine de centimètres. Les fils

étaient fins et incolores. Il portait un chapeau et avait un air vaguement amish. André m'a versé un verre d'eau provenant du pichet dans le frigo.

« Tu ne bois jamais d'eau du robinet ? »

Je me suis alors demandé si le fait de filtrer l'eau faisait partie d'un rituel. Les autistes en mettent souvent au point des complexes pour effectuer des tâches toutes simples. Par exemple, chaque fois que je prends une douche, je frotte les différentes parties de mon corps rigoureusement dans le même ordre.

« Je n'aime pas le goût. »

Puis il s'est dirigé vers le salon et je l'ai suivi.

Cela faisait une vingtaine d'années que je n'avais pas revu André. Son père avait longtemps travaillé dans la banque, comme le mien, et ils se croisaient de temps à autre, échangeant des théories sur le prix de l'essence et les dettes des entreprises. Mais André et moi ne nous étions pas revus depuis que j'avais quitté notre école new-yorkaise, en 1984, à l'âge de sept ans, lorsque ma famille avait déménagé.

Lui y était resté six mois de plus, jusqu'à ses dix ans ; après quoi, ses parents avaient décidé qu'ils ne pouvaient plus lui éviter le cursus scolaire classique. Cela étant, ils avaient dû l'inscrire dans une école privée et, après de grandes négociations avec le directeur, il était entré juste une classe en dessous de son âge.

Il était bon en maths, en lecture, en géographie, en fossiles, en tables de Mendeleïev, en éléphants d'Inde et d'Afrique et en masses atomiques, mais il ne parlait pas beaucoup. Il était maladivement timide, maladivement, oui. Il aimait jouer avec les trombones – en déplier un, puis le faire glisser sous un ongle pendant toute la durée d'une phrase. Ça l'aidait à se concentrer, ou alors c'était un tic purement mécanique. À l'entendre, pousser le trombone sous l'ongle forçait les mots à sortir de sa bouche.

Durant la récréation, il aimait faire le tour de l'école et glisser un doigt le long de chaque rebord de fenêtre. Parfois, sa mère venait lui rendre visite à l'heure du déjeuner et il s'asseyait à côté d'elle dans la voiture où elle avait laissé la radio allumée. Il avait rapidement fait la connaissance d'Héloïse, que ça ne gênait pas de faire le tour des fenêtres ou de se faire taquiner en sa compagnie. Il était resté en contact avec elle, d'ailleurs. Et ils étaient parvenus à la conclusion qu'ils ne s'étaient pas rendu compte à l'époque qu'ils étaient censés être malheureux, que les enfants comme eux, sans amis et avec de drôles d'habitudes, devaient beaucoup souffrir ; or ça n'avait pas vraiment été le cas.

Laissez entrer les idiots

Kamran NAZEER

Document

240 pages, 18,90 euros

Parution le 15 mai 2006

Relations presse :

Béatrice Calderon

Tél. 01 56 80 26 81

Fax 01 56 54 27 38

bcalderson@oheditions.com

Assistante presse :

Stéphanie Le Foll

www.oheditions.com